

Motus et bouche cousue

Dany Tremblay

Numéro 55, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5070ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, D. (2000). Motus et bouche cousue. *Brèves littéraires*, (55), 178–182.

DANY TREMBLAY

Motus et bouche cousue

Les buttereaux¹ de l'Est ont envoyé un émissaire. Il s'agit d'un enfant d'au plus douze ans. Le grimpeur l'a rencontré au beau milieu de nulle part : ils avaient tous deux dévié de leur route. Chaque jour, les grands vents balaient la lagune, transforment sans cesse l'aspect des dunes, enfouissent les repères sous le sable ; tout est à recommencer.

L'enfant avait couru, s'était affolé plusieurs fois à l'idée d'être égaré, était tellement essoufflé que le grimpeur comprenait à peine ce qu'il disait. Il avait fallu forcer l'enfant à s'asseoir à l'abri du vent, le dos contre une dune aux sillons minuscules, le laisser se reposer là un instant. Le grimpeur savait ce que l'enfant dirait une fois calmé, c'était pour cette raison qu'il avait quitté le buttereau qui l'abritait. Toute sa vie, le grimpeur avait ressenti le besoin d'aller de l'avant. Encore une fois, il était parti sans avertir. Partout où il était passé, on s'habituaient à lui, à ses évasions nocturnes, à ses absences prolongées. On savait aussi qu'il pouvait ne jamais revenir ou réapparaître alors qu'on ne l'espérait plus.

¹ *buttereaux* : petites buttes de sable sur lesquelles croissent des herbes folles. Expression usitée aux Îles-de-la-Madeleine.

Après réflexion, le grimpeur s'était dit que cela ne servait à rien d'inquiéter la communauté. Si ce qu'il redoutait s'avérait, on l'apprendrait assez tôt, et il avait décidé de marcher jusqu'aux buttereaux de l'Est, qu'anciennement on appelait ceux du Centre, cela bien avant que les dunes de sable ne disparaissent sous l'eau. Cet événement avait été soudain, s'était produit en une nuit. Ils avaient été plusieurs à témoigner que la veille encore, le sable les entourait de toutes parts. Au matin, les premiers à constater le changement avaient été consternés. La mer leur faisait face. Personne n'avait commenté. Les cornes d'alarme s'étaient renvoyé l'écho durant plusieurs heures puis à nouveau, plus rien, que le sifflement du vent, une odeur plus salée dans l'air. L'événement était tellement surprenant, inattendu.

Les jours suivant la disparition des buttereaux jadis plus à l'est, les cadavres s'étaient échoués sur les plages en se mêlant aux éponges que la mer repoussait. À l'intérieur des communautés, la vie s'était comme arrêtée et le grimpeur avait dû prendre sur lui de secourir les insulaires, de leur rappeler que maintenant, avec la proximité de la mer, un autre danger menaçait, celui des pirates parcourant les mers à bord d'arches, à la recherche de terres nouvelles à piller.

Le grimpeur avait poussé les habitants à organiser des tours de garde, aussi suggéré, même s'il n'y croyait pas, d'augmenter la production des éponges qui servaient à ralentir l'avancée de la mer.

La rencontre avec l'enfant émissaire confirme les soupçons du grimpeur. L'enfant faisait route vers les buttereaux du Centre, probablement pour ensuite rejoindre ceux de l'Ouest et avertir que la hausse du niveau de la mer s'est encore accélérée.

Avant d'aboutir parmi les insulaires, le grimpeur était nomade, toujours en quête de nouveaux sommets. Il s'apprêtait à regagner sa terre natale, la Terre de rocs, lorsque l'arche qui le ramenait avait été victime des pirates. Jeté à la mer avec un tas d'autres, il avait dérivé avec les courants jusqu'à la lagune de sable. Le grimpeur avait quitté la Terre de rocs adolescent. Son aïeul l'avait mis en garde : « Si tu pars, avec ce qui se prépare, tu ne pourras peut-être plus revenir. Ici, sur les grands rochers, nous sommes en sécurité, peut-être même échapperons-nous à la catastrophe, que les grands hommes auront le temps de trouver un moyen. » Mais son désir d'explorer le monde avant qu'il ne soit trop tard était plus grand que les craintes de ne pouvoir rentrer au bercail.

Maintenant l'enfant s'est suffisamment reposé et a repris son souffle. Il annonce au grimpeur que la mer s'est remise à avancer, au rythme du galop d'un cheval, assure-t-il. On l'a envoyé chercher de l'aide. Il faut que les habitants des autres buttereaux augmentent la production d'éponges, sinon les buttereaux de l'Est seront noyés. Le grimpeur ne répond rien, baisse la tête, rit si ce n'était de l'enfant. Augmenter la production d'éponges ? Déjà toute la population y travaille jour et nuit. Que peut-on contre un

mur d'eau qui progresse à la vitesse du galop d'un cheval ?

L'enfant dit qu'il doit repartir, a perdu trop de temps. Il songe à sa mère, au petit frère qu'elle porte. Le grimpeur le regarde s'éloigner. Le sable doré ralentit sa course, mais l'enfant va de l'avant, droit sur les buttereaux du Centre, du moins c'est ce qu'il leur semble à tous deux. Le grimpeur se dit qu'il lui faudra encore une journée, peut-être deux, s'il s'égare pour y parvenir, plus de temps pour que quelque chose s'organise, qu'il sera de toute évidence trop tard pour les buttereaux de l'Est. Le grimpeur songe que parvenu aux buttereaux du Centre, l'enfant bénéficiera d'un sursis, que la mer, comme par le passé, peut-être, arrêtera de s'enfler pour un temps, de repousser les éponges gorgées d'eau sur les bords de la lagune de sable ou de les entraîner par les fonds.

Le grimpeur regarde tout autour. Il voit du sable, des dunes ondulées éclairées par la lumière du soleil, à croire que le danger se trouve à l'autre bout du monde. Il se souvient des nuits passées au sommet des rochers de son village natal. C'est là que la première fois, il a aperçu les glaces d'ailleurs s'engager dans le fjord ; elles venaient du nord. Il se souvient de l'excitation des gens devant pareil spectacle, de leur insouciance. Pourtant, lui avait compris : s'il voulait découvrir le monde, les sommets dont lui avait tant parlé son aïeul, il fallait partir sans tarder. Il était parti.

Le grimpeur regarde dans la direction prise par l'enfant. Il lui faut le rattraper, l'empêcher d'atteindre le

centre de la lagune et sonner l'alarme. Rien n'arrêtera la mer dans sa course. Pourquoi ne pas laisser les autres dans l'ignorance ? Le grimpeur se lève, s'élançe sur les traces de l'enfant. Il sait être capable de le rejoindre. Il l'amènera avec lui. Ils attendront ensemble la mer.

Le grimpeur se dit qu'il décrira à l'enfant les mondes qu'il a vus, ceux d'avant la descente des glaces, que si cela était possible, il lui apprendrait la grimpe, que l'enfant et lui iraient alors se réfugier au sommet du monde.

Le grimpeur redouble d'ardeur, court à s'en éclater les poumons. Il n'a qu'une phrase en tête, tout son leitmotiv contenu en elle seule, une phrase de son aïeul qui servait à sceller entre eux les secrets, qu'il apprendra au gamin.